

HUNTER

S'EST LAISSÉ COULER

Judy Quinn

COLLECTION  FICIONS

JUDY QUINN

HUNTER
S'EST LAISSÉ COULER



l'Hexagone

Une société de Québec Média

À Russel et Ninine

*Il était un petit navire
Il était un petit navire
Qui n'avait ja-ja-jamais navigué
Qui n'avait ja-ja-jamais navigué
Ohé! Ohé!*

Les événements ne s'enchaînent pas, ils sont des points isolés qu'on relie désespérément par des traits pour créer des formes. Ici : Hunter. Voilà un homme dont on ne connaîtra jamais que le nom. On n'en connaîtra jamais que le nom parce que tous ces points qui forment sa vie ne lui appartiendront jamais. Je revois les événements qui ont prétendument constitué sa vie, et je dois me rendre à l'évidence : ce sont de vulgaires crottes d'oiseau de malheur. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a. Mais si, ma foi, on arrive à modeler un visage avec un monticule de crottes d'oiseau de malheur, eh bien, c'est qu'il y avait un peu de l'oiseau dans cet homme. Hunter n'était pas l'albatros de Baudelaire ni Jonathan le goéland, mais l'une de ces mouettes grasses qui ont troqué le large contre les quais, le poitrail bombé face au vent.

Une seule fois il me parla de lui. Un seul point dans le visage que je lui donne m'appartient. Il m'avait entraînée vers ce qu'on appelait le boudoir, en vérité une petite salle télé, et avait montré du doigt une vieille photographie accrochée au mur.

« Cherche où je suis. » Une centaine de jeunes hommes se tenaient autour d'un panneau portant l'inscription *Cowichan*. Les marins étaient tous vêtus de foncé, les plus vieux avec un chapeau à visière, les plus jeunes un béret rigide, et habillés de mou. Les premiers étaient pour la plupart assis. Les autres, les pauvres bougres, n'avaient visiblement pas su trouver un chapeau qui leur donnait droit à un siège.

« Ici », dis-je. Au-dessus du *h*, sur la dunette, parmi un amas de têtes. Le grand-père s'était raclé la gorge, il était apparemment satisfait. Ensuite, il était parti rejoindre mon père dans la cuisine. Ensuite, des semaines plus tard, je recevais les meubles choisis ce jour-là – on avait liquidé la maison. Pas longtemps après Hunter était mort.

D'EN HAUT

Jour 1¹

Pas fumé depuis seize heures. Pas mangé non plus. Mais bu et vomi sept fois. Je peux soulever les bras. Seulement les avant-bras en fait tout en restant couché. Un peu les pieds aussi. Possibilité de faire des push-ups. J'ai : un briquet plein, quatre pains, un bol en guise de pissoir, une gourde d'eau vide, un petit miroir, du chocolat, un canif, deux sachets de biscuits, neuf lettres, une montre, un crayon et ce cahier. J'ai perdu : mes paquets de cigarettes, ma plaque et mes papiers d'identité. Quand j'éteins le briquet il fait pas complètement noir. De la lumière passe à travers les joints rouillés. Température : passablement chaud. J'ai soif.

Jour 2

Dos et jambes en purée. Brasse sans arrêt. 13 h 11. Pas fumé depuis vingt-sept heures. Des voix. Est-ce qu'on m'a entendu quand je vomissais? Vomi comme j'ai

1. Traduction de l'anglais par Greta Duggan.

pu. Manger un peu de pain. Pas faim. Quand est-ce qu'ils vont vider mon pot! Ça pue. Encore vomi. Si au moins j'avais un livre si j'avais aimé lire. Ma mère aurait été contente. De me voir avec un crayon. Ce qu'elle comprenait pas c'est que j'avais pas le temps. De lui écrire. Encore moins dans son beau cahier. Les souvenirs qu'elle dit! Je dis qu'il faut bien vivre aussi. J'ai jamais rien à raconter. Comme à Sissi. Je deviens fou. Je parle tout seul.

18h49. Dormi une heure. Pas bu de la journée. Très désagréable. Est-ce que je devrais cogner? C'est eux qui seront dans la merde ma merde si je deviens malade pour vrai. Mais ils m'ont demandé de rester tranquille et si je tombais sur les autres. On viendra te voir souvent qu'ils ont dit. C'est ça, oui. En fait c'est le grand tranché mince qui a parlé. Il y a le tranché mince et l'autre, le chou frisé. Il a les cheveux trop courts pour friser. Mais on le voit que c'en est un de frisé. Pas lui qui va me donner à boire. Et puis l'autre. J'avais pas vraiment le choix. C'était la fuite ou rien. Ou la prison. Ou bien d'autres choses qu'est-ce que j'en sais je suis pas devin. Une bestiole gratte le métal comme si elle voulait le bouffer. Je déteste les rats. Entre les rats et les serpents je préfère les serpents. Mais j'aime mieux les chiens. Van me manque. En fait j'ai jamais vu de serpent ni de rat pour vrai. Des souris oui dans les cours de sciences au collège. Je suis cerné. Quelle figure horrible je ressemble à père. Le teint gris c'est peut-être seulement à cause de la réverbération. Il y a assez de lumière venant de l'extérieur pour que je puisse me

voir. Et écrire. J'aurais quand même pas dépensé l'essence de mon briquet pour ça. J'ai fait un trou. En fait j'ai agrandi un trou déjà là. Le métal rouillé s'est cassé tout seul. C'est ce que je leur dirai. J'ai vue sur le plafond. Si au moins je pouvais les regarder. Ça me servirait. Je me ferais passer pour un des leurs si on nous prend. Sais pas. D'abord brûler le cahier. Le plus sage serait de le faire tout de suite. Y a presque rien d'écrit. Rien sur la route vu que j'ai rencontré un tas de gens trop intéressants. Et sur l'autre bateau aussi. Mais là du temps j'ai rien que ça du temps. J'ai mal au ventre. Comme du feu. Et à la gorge. J'ai mal partout mais surtout à ces endroits-là.

Jour 3

Pas fumé depuis cinquante heures exactement. J'ai fait un souhait. La vie on sait jamais. Mais disons que cinquante-cinq heures cinquante-cinq aurait été mieux. Bu. Mangé. Pas vomi. Le pot vidé mais suis pas sorti. Le tranché mince m'a juré que ce serait pour bientôt mais là il est très occupé. Ils sont tous très occupés. Le tranché mince m'a dit qu'ils dorment pas beaucoup et que d'autres individus traînent dans le coin et qu'on risque de me voir et blablabla et je baise ta sœur pendant ce temps-là. Il est pas net c'est moi qui vous le dis. Ça se voit à son air de fouine. Il ressemble à Don. 8h23 : vingt push-ups. Mon programme : quatre-vingts push-ups par jour, quatre-vingts demi-redressements assis (pas de place pour plus) et des

exercices pour les mollets. Température un peu moins chaude qu'hier : presque confortable. Onze jours à tenir si tout va bien. Si tout va bien m'a répété le tranché mince. Le chou frisé a hoché la tête. Une drôle de tête. Un drôle d'air aussi. Mais pas le même. Le chou frisé a toujours l'air d'avoir une assiette entre les fesses et une boule de poil dans l'œsophage. Le tranché mince lui c'est un vrai moulin à paroles. Il me tape sur le système. Je vais finir par l'étrangler. Le chou frisé je suis plus certain que ce soit un frisé. Enfin. Il a une chevelure épaisse et de drôles d'yeux mais il est pas laid et un nez fin. Je parle encore tout seul. C'est le début de la fin pour toi mon petit. Sortez-moi d'ici !
SORTEZ-MOI DE CE TROU À MERDE ! DE CETTE BOUCHE POURRIE ! FAITES-LES TAIRE ! Je suis au bout du rouleau. Au bout du bout. Et qu'est-ce qu'il y a au bout du bout ? Il y a que je vais devenir fou. J'aurais dû me cacher dans une grotte quelque part dans les montagnes. Au moins dans une grotte j'aurais pu vomir en paix et crier si ça me dit même si ça me dit pas. Ici c'est comme une salle d'attente éternelle dans laquelle on a pas le droit de ronchonner. Je suis seul et y a pas de médecin pour ma maladie. À force de rester immobile des vaisseaux éclatent un peu partout dans mon corps. Mon eczéma de l'entre-jambe suinte et saigne. Pas de blague mes avant-bras sont au stade de la décomposition. J'aurais dû rester là-bas. Mon pouls s'accélère : cent dix-huit battements par minute. Du calme petit. 10h 13. Le bruit des vagues couvre celui des machines. Qu'est-ce qui

se passe ? C'est grave ? Ils me répondent que oui. Voilà où j'en suis. Dans une grosse mare de merde les amis. Si jamais on est touchés je serai prisonnier et j'étoufferai. Faites que ce soit vite ! J'ai tout intérêt à me fendre le crâne avant.

Il me reste à manger : un sachet de biscuits, un pain et le chocolat en entier. Aiguise de temps en temps la lame de ton canif sur le métal. Relis quinze fois la dernière lettre de Sissi et les autres qu'elle t'a écrites avant. Dommage que j'en aie pas de Léopold. Il me reste rien. On se donnait pas de cadeaux. Non, si. La dernière fois que je l'ai vu. Cette clé dont j'ai jamais trouvé la serrure. Mais je l'ai laissée dans la baraque le con. Je suis calme. JE SUIS TRÈS TRÈS CALME. J'ai encore : mon miroir pour faire des signaux sur la mer si jamais je suis naufragé. Comme dans le film *Le Survivant*. Je l'ai vu à Londres avec Sissi. Elle sera pas contente de savoir que je suis parti. On l'a même déjà avertie et elle devient folle, je la connais trop bien. Elle prend ça personnel comme toujours. Ma sœur veut toujours être dans le secret des dieux. Elle est ainsi depuis qu'elle est toute petite.

14h33. À cette heure-ci les gars jouent au whist dans le mess. Je perdais toujours. Et c'était toujours les mêmes blagues. Moi aussi je racontais les mêmes. Mais ils avaient l'air de les trouver si drôles ! J'aurais pu au moins gager mes cigarettes avant de quitter le camp. Si j'avais su. J'ai bien fait d'insister pour le reste du sac. Sinon qu'est-ce que je serais devenu ? Une charogne à moitié dévorée par les rats. À cause de

ces opportunistes. Ou j'implorerais le ciel comme un cinglé de martyr. Trois jours sans manger c'est pas assez pour crever. Tout compte fait c'est pas différent du mal de mer, je garde rien. Faut manger m'a dit le chou frisé. Paraît qu'on dégueule plus le ventre vide. Comme ceux qui disent qu'en pleine hypothermie il faut se déshabiller. Bon d'accord mais donnez-moi à manger! Ça pue encore toujours de plus en plus. Rien pour m'aider. Je dirai pas ce que ça sent. J'ai jamais eu le mal de mer avant. Je suis fait dur. J'ai vomi deux fois dans ma vie (si je compte pas depuis que je suis ici). La première j'étais enfant : une maladie avec de la fièvre assez dégoûtante des pustules et tout je vous épargne les détails. Mon estomac est de plomb. J'ai toujours mis beaucoup de beurre sur mon pain et pas sauté un seul dessert. Quand j'étais enfant. Maintenant j'en mange plus. De dessert. Mais j'aime encore le beurre. Penses-y pas. Et je supporte très bien l'alcool. Mais je bois pas trop. Je régule. Une bière à l'heure. Depuis que j'ai commis une connerie. Laquelle? Je suis pas encore prêt d'en parler. À qui tu parles bon dieu? Je sais de quoi je parle. Pourquoi je fais semblant de pas vouloir en parler? Quand j'y pense je me la raconte cette histoire. Suffit d'une image. Pas besoin de mots. L'image c'est moi qui parle. L'histoire c'est que j'ai dit quelque chose que je devais pas dire. Faut vraiment que j'aie rien d'autre à faire pour écrire ça. Pour écrire tout court. J'aurais dû m'amener un jeu de cartes. J'aurais fait des patiences.

Ils ont fini par m'extraire d'ici. Je sais pas quelle heure il était, je dormais. Il y en a qui regardent l'heure direct en se levant mais moi je suis plutôt du genre à fumer ou à me branler avant. Pour ce qui est de la visite elle a duré le temps d'un vertige. Pas plus les sans-cœur. C'est un peu difficile à décrire. En descendant un poids a ramené mes tripes dans mes pieds, mes jambes sont devenues toutes molles. Ils se sont mis à deux pour me maintenir debout. J'ai pensé d'habitude la pro des syncopes dans la famille c'est ma sœur et je me suis senti elle pendant une seconde. Puis j'ai marché comme j'ai pu. Le tranché mince jouait à la police à la porte. L'autre tenait toujours son assiette entre les fesses mais ça semblait encore plus souffrant que d'habitude. Et les salauds ont entendu du bruit. Pas moi. J'ai dû remonter aussi vite que j'étais tombé. Mais j'ai pu faire quelques observations : le remugle provient de là. Une partie. Il y a un passage du côté gauche, des outils au fond à droite. Je pourrais en prendre un durant le changement de quart. La soute est déserte pendant quelques minutes. Enfin c'est arrivé une fois il me semble. Faudrait piquer un premier outil pour pouvoir sortir à ma guise. J'ai pas encore trouvé comment ce serait possible. Les vis sont de leur côté. Sortir ailleurs. Oui, bon. Mais d'abord tuer le rat. Il doit pas seulement y en avoir un. Quand un bateau coule des dizaines des centaines de rats s'échappent de partout avec leurs petits dans la gueule à ce qu'on dit. Ils se rapprochent de moi. Ils ont de moins en moins peur. Je le sens. Ça se sent ces choses-

là. Allez bouge ! Bouge ! J'ai pas la force. Don s'est déjà réveillé avec un rat sur la poitrine qui lui curait les ongles ! Dans sa maison ! J'arrête pas d'y penser. Ça m'obsède.

Jour 4

Toujours pas fumé. C'est pas l'envie qui manque non. Une sorte de tortillement de vers sous le nombril qui va jusqu'à mes doigts et mes pieds. Pas drôle j'en tremble parfois. Les deux abrutis me narguent en plus et avec mes propres cigarettes ! Je leur ai demandé poliment quelques bouffées. Ils m'ont répondu : La prochaine fois que tu sortiras. Où j'avais la tête hier. Quand je pense à la cigarette que j'aurais pu fumer. Idiot ! Triple idiot ! Je suis pas fait pour l'attente. Bon je suis pas meilleur que les autres mais moi attendre c'est pas mon point fort. Comme ça depuis que je suis petit. J'ai toujours été impatient et curieux, demandez à ma mère. Fallait toujours que je sache en rentrant du collège ce qu'on mangeait. J'ai toujours mangé rapidement aussi. C'est pas pour me vanter mais j'avais souvent fini quand ma mère s'asseyait à table. Elle avait une manière chaque fois de paraître tout étonnée. Ma mère croyait que j'aimais manger. Pas faux mais pas particulièrement vrai. C'était par défi de vitesse. Maintenant je grignote comme un rat. Pas vomis aujourd'hui. Le temps se calme on dirait. Je vais pouvoir sortir. Les gars des autres quarts vont finir par aller dormir. Je croyais que

quand la tempête se calmerait j'irais mieux. Mais je pense sans arrêt. C'est pas moi. J'ai moins mal au ventre alors je pense encore plus. Penser me rend triste. Je me raconte des blagues de temps en temps mais elles sont moins drôles qu'avant. J'essaie d'en inventer. Quand je serai prêt je les noterai à la fin du cahier.

11 h 27. Court signal d'alarme.

J'ai essayé de partir d'ici. Une envie subite qui m'a pris. J'en avais assez de la vie de palace tu comprends. J'ai frappé avec mon pied de toutes mes forces à l'endroit où le métal rouille. Mais c'est bien fait ces navires. Y a pas un pouce d'acier qui est parti. Ou bien j'ai perdu en muscles. Toute cette fatigue et tout ce boucan mais que des ennuis. Quelqu'un est venu cogner sous moi juste après. Pas comme d'habitude. C'était quelqu'un d'autre quelqu'un d'inconnu qui m'a entendu frapper. Il a parlé à son compagnon. J'ai pas tout capté mais j'ai distinctement entendu le mot *problème*. Au moment où j'écris les deux futés sont partis. D'autres sont venus les relayer. Je peux enfin me gratter tranquillement les couilles. La masturbation est à proscrire quand on est sous-alimenté disait le capitaine Kasischke.

J'ai parcouru les conduits. Pas tous étant donné mon état. Pas vu de rats. Entendus mais pas vus. Leurs sales museaux m'ont reniflé c'est certain! Vaut mieux pas y penser. Penses-y pas pense-y pas pense-y pas. Il fait noir là-dedans. Les joints de métal m'ont râpé le ventre. Les entailles chauffent encore. J'ai rampé la

longueur d'un corps deux trois. Tout en ligne droite. Je me suis propulsé avec les bras. Parfois je tâtais autour pour voir s'il y avait une intersection mais j'ai fait ça pour rien. Après trois longueurs de corps le métal a commencé à devenir froid. La prochaine fois je me ferai glisser sur une couverture. J'aurai pas moins froid mais je me tailladerai plus. J'ai peur que la plaie s'infecte. Qui viendra me soigner ? Penses-y pas. Je suis pas allé très loin. Faudra que je m'exerce. Mes bras étaient tout raides. Avant de rebrousser chemin j'ai écouté. On jouait de l'harmonica. Ça m'a rappelé mon enfance. Le jardinier irlandais. J'ai dû m'endormir parce que de la salive me coulait sur le bord de la bouche en ouvrant les yeux. Comment c'est possible de dormir alors qu'il faisait si froid ? Le froid m'avait monté à la tête. Je me suis de nouveau râpé le ventre en reculant. Je crois que je me suis aussi foulé le poignet gauche. C'est douloureux quand je le bouge ou quand je pèse dessus avec le pouce.

15h21. Le chou frisé a eu pitié de moi. Il m'a fait sortir. Le tranché mince était pas là. Je demande : Où est le tranché mince ? (Évidemment je l'ai appelé par son vrai nom.) Il me répond : À l'infirmerie. Une poussée de fièvre, la fatigue. Le chou frisé m'a montré un endroit où me cacher si jamais quelqu'un entrerait subitement. Vu que l'autre fois c'était de justesse. Je lui ai demandé une cigarette mais il avait juste une pipe. Il me l'a bourrée avec du vieux tabac qui traînait dans le fond de sa poche. J'ai fumé tranquillement en tournant en rond. Il faisait gris humide. Je voyais mal son visage.

Un visage triste. Beaucoup d'exaspération. C'est ce mot qu'on dit quand on énerve quelqu'un au plus haut point? C'est pas un mot qu'on emploie souvent. Enfin il me faisait bien sentir que j'étais de trop. Une idée m'a traversé l'esprit : il est seul, tu pourrais l'assommer ou le tuer avec ton canif, te sauver, embarquer sur un canot et partir très loin d'ici. Mais pour aller où? Sur un iceberg au pôle Nord? Dans le ventre d'une baleine? L'imper du chou frisé était couvert de glace. Dans la chaleur on aurait dit qu'il fondait. Ta vie dépend de lui. Tu dois être gentil. Je lui ai demandé s'il avait une femme qui l'attendait. Il m'a grogné une sorte de non. Il m'a demandé la même chose. Je lui ai répondu non aussi mais sans grogner moi. Il connaissait la réponse j'en suis à peu près certain, prends-moi pas pour un imbécile. Nous nous connaissons d'une certaine façon vu Léopold. Il me fixait sans arrêt. Il devinait sûrement mes plans. Je lui ai demandé depuis combien de temps il était dans la Marine. J'ai cru comprendre vingt ans mais je suis pas sûr étant donné qu'il a à peu près vingt ans. Toujours ces crachats dans la gorge qui empêchent sa voix de sortir. Et sa façon de me regarder. Pour lui je suis un chien galeux. Il sait pas par où je suis passé. S'il avait été à ma place. Je compte plus les morts. Plein de pensées me venaient de tous les côtés. Mon cerveau travaillait au quart de tour. Le tournevis était là son manche attendait qu'on l'empoigne. Le voilà maintenant dans mes mains. Le tournevis est à peine plus gros qu'une cuillère pour bébé. Ils vont le chercher et ils vont savoir que c'est moi qui l'ai pris. Suffit qu'ils

lisent ceci. Faut que je trouve une cachette pour ce cahier. Et le tournevis. Les deux ensemble on saurait que c'est moi. Mais on saura de toute façon avec ce cahier. Toujours le même problème. On dirait que je deviens comme mon cousin un gratte-papier, une tête de nœud. J'ai faim. Je l'ai d'ailleurs dit au chou frisé. Il a haussé les épaules. Pas son problème. Puis il m'a donné un *chewing-gum* américain. L'estomac me brûle. La gorge aussi. Je lui ai dit : Je peux manquer de nourriture mais pas d'eau. Qu'est-ce qu'il m'a répondu ? Que des gars comme moi ont pas le droit de se plaindre. Puis il m'a demandé de remonter. Juste au moment de disparaître on a entendu des pas approcher. Certain qu'on allait entrer. La chaufferie est au bout du couloir. Je l'ai vue en entrant quand le tranché mince m'a amené ici. Même s'il faisait noir. Ma mère dit que j'ai des yeux de lynx. C'est un peu pour ça que je suis entré dans l'armée. Pour devenir un lynx. Mais je suis devenu un chien. C'est ça la vie. Il arrive jamais ce qu'on voudrait. Des fois c'est des belles choses comme quand on trouve une pièce de monnaie par terre mais personnellement ça m'est jamais arrivé. Je suis pas remonté tout de suite dans mes appartements. Le chou frisé m'a poussé sous une table derrière une grosse caisse de métal. Il manquait de place mais je me suis surpassé, je suis pas très gros. La petitesse a rien à voir avec la force. Je suis tout en nerfs. Au tennis tenez-vous bien je vous fous une raclée. Et à la grue aussi. C'est un jeu qu'on a inventé Don et moi. Enfin le chou frisé c'est un rapide. Avant que l'intrus pousse la porte, pas une

vraie porte mais un rideau qu'on tire, donc quand il est entré j'étais là crachant le tabac derrière la caisse. Je transcrirai pas leur conversation. Je m'en souviens très bien. Et puis je commence à avoir mal à la main. C'était le maître de quart. Il est pas resté longtemps. Juste le temps de chier sur la tête du chou frisé. Puis il est parti. Moi je suis remonté. Très peu dormi. J'ai oublié d'écrire qu'on était rendu le jour 5.

Jour 5

Essayé d'extraire quelques vis sans résultat. Pas vomi. Bu les trois gouttes d'eau que le tranché mince est venu me porter. Pas pour me plaindre mais j'aimerais bien le voir à ma place. Arriviste de petit-bourgeois. Il est faible du corps. Ça se voit au premier coup d'œil. Il parle en plus avec un faux accent british sale Français²! J'ai maigri. Sur mon ventre quand je fais mes demi-redressements il y a deux plis de peau en plus. Les plis de graisse se sont divisés en deux plis de peau vide. Je croyais pas que c'était possible en si peu de jours. Là je les entends ils s'engueulent encore à cause de moi. Ils pensent que je comprends pas le français? Ou ils le font exprès que ça m'étonnerait pas. Tant qu'ils cherchent pas à se débarrasser de moi. Le maître de quart a parlé cette nuit d'une panne. Maintenant ils paniquent à mon sujet. Pour une question de nourriture. Il me reste : les trois quarts du

2. Sans doute dans le sens de « francophone » (N.d.T.).

HUNTER S'EST LAISSÉ COULER

Hunter est mort. Pour ces hommes qui ont vu leur destin lié au sien durant la guerre, il sera passé comme une ombre. Comment, alors, le raconter ?

Dans ce roman d'une rare densité psychologique, où interviennent narration classique, journaux intimes et correspondance, Judy Quinn trace le portrait en creux d'un homme voué à l'oubli. Ce faisant, elle s'interroge sur la façon – et la possibilité même – de parler de l'autre.



Judy Quinn

Judy Quinn est l'auteure de trois recueils de poésie parus aux Éditions du Noroît : *L'émondé*

(2008), *Six heures vingt* (2010) et *Les damnés inflationnistes* (2012). Son premier roman, *Hunter s'est laissé couler*, a remporté le prix Robert-Cliche 2012.

Cher Hunter, tu te souviens, Nanette venait d'arriver de son salon de coiffure, un arbre est tombé à quelques mètres de nous, et on s'est regardés, Nanette, toi et moi, comme si était né en même temps un grand malheur, et c'est là que je t'ai dit que si tu y allais j'irais moi aussi et tu as seulement haussé les épaules, pendant que Nanette me fixait d'un air horrifié, un malheur est tombé, disaient ses yeux, et les tiens ne disaient rien d'autre qu'on est tous seuls de toute façon.

